



HAL
open science

AUTO ET EXODÉFINITIONS DES “ ZONARDS ”

Tristana Pimor

► **To cite this version:**

Tristana Pimor. AUTO ET EXODÉFINITIONS DES “ ZONARDS ”. *Ethnologie française*, 2013, 10.3917/ethn.133.0515 . hal-01228042

HAL Id: hal-01228042

<https://hal.science/hal-01228042>

Submitted on 19 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Pimor. Tristana, *Ethnologie française*, « Auto- et exodéfinitions des "Zonards" »

Résumé / Abstract

L'apparition de mesures politiques visant les jeunes SDF coïncide avec la création des appellations comme "jeunes en errance", "jeunes SDF", et le flou des définitions concourt à développer des analyses ethnocentriques, partielles, et à inclure les "zonards" dans des catégories artificielles. L'article cherche à identifier l'impact des définitions et dénominations attribuées par l'extérieur, sur celles propres à ces jeunes. Ainsi par une enquête ethnographique réalisée en collaboration avec des habitants d'un squat, nous tentons de définir les diverses catégories zonardes telles qu'ils les présentent.

Mots clefs : Travellers, jeunes en errance, jeunes SDF, ethnographie, collaboration enquêtés / chercheur, déviance

Are they only homeless youth?

The appearance of young homeless political measures coincides with the creation of the naming "wandering young" and "homeless youth". The vagueness of the definitions contributes to develop ethnocentric and partial analyses and include the population in artificial categories. Thus, we tried to identify the impact of out-group definition and naming on those of the investigated. So by an ethnographical research in collaboration with squatters, we try to define the diverse in-group categories from their point of view.

Young homeless, ethnography, deviance, squatters

La "jeunesse" a d'abord été abordée par les sociologues comme une classe d'âge, puis dans son rapport générationnel aux adultes et comme groupe social porteur de cultures divergentes de celles des adultes. Elle est aujourd'hui considérée comme une période, une transition entre l'enfance et l'âge adulte, comme une portion du cycle de vie [Galland, 2009]. La recherche en sciences sociales ne compte plus ses travaux sur les jeunes majoritairement ceux déviants, issus des banlieues [Dubet, 1987 ; Bourgois, 2001 ; Cohen, 1955 ; ...].

Existe à côté, une autre jeunesse déviante qui développe certaines pratiques, comme la mendicité, vivent de manière nomade, consomment des stupéfiants, possèdent souvent des chiens. Ni SDF, ni jeunes de cité, leur présence a alerté le politique dès le début des années 1980 [Rapport Bonnemaïson, 1983, p 56]. Les habitants, les commerçants des quartiers où ces jeunes passent leurs journées ne tardent pas à s'en plaindre [Oblet et Renouard, 2006]. Des désignations dévalorisantes s'élaborent. Les médias se saisissent du phénomène¹. Les mesures sécuritaires se multiplient². La recherche s'y intéresse alors mais privilégie uniquement une de leurs caractéristiques, afin de les inscrire dans des catégories déjà existantes ; elle ne leur octroie pas une appellation spécifique, ne les considère pas comme un groupe social à part entière. La définition de ces jeunes constitue donc un enjeu épistémologique pour les sciences sociales.

Pour considérer ces jeunes dans leur singularité, le paradigme de l'errance se développe. Toutefois, il s'élabore sur des pré-constructions. **Au cours d'une recherche menée auprès d'un groupe de jeunes en errance, de travailleurs sociaux, de commerçants qui les côtoient, il nous a fallu nous dégager des recherches préexistantes, s'ouvrir à la réalité des acteurs pour comprendre l'impact des dénominations et définitions extérieures sur la définition propre de ces jeunes "zonards"**. Nous nous centrerons donc sur les catégorisations établies par les acteurs eux-mêmes, pour les définir tels qu'ils se perçoivent.

¹ Envoyé spécial, France 2, 8/01/09 ; Complément d'enquête, France 3, 29/09/08

² Loi 2003 d'orientation pour la sécurité intérieure, projet lopsi 2 art 13 ter, arrêtés municipaux anti-mendicité abrogés

Quand l'extérieur nomme et définit : fou, pauvre, dangereux

Le regard scientifique

La littérature scientifique emploie trois expressions pour nommer les jeunes de la rue : jeunes en errance, polyconsommateurs de drogues et SDF. Les ouvrages usant de la première expression arguent que l'élection de cette vie marginale ne peut être que l'indicateur d'une souffrance psychique insupportable et de ruptures familiales, sociales qui s'amoncellent [Chobeaux, *ibid*]. Les enquêtes Trend, qui utilisent la seconde, s'axent essentiellement sur les caractéristiques addictives, sociales, psychologiques des jeunes pour les définir [Trend, 2004, p 40]. La terminologie jeune en errance, et ce, malgré son utilité identificatoire, ne peut aujourd'hui être retenue du fait de la porosité conceptuelle de l'errance. Il a en effet perdu toute vertu heuristique. L'errance désigne aussi bien le mode de vie des SDF et des jeunes oisifs des quartiers, que les comportements des malades mentaux qui arpentent nos cités... [Pattegay, 2001]. Par ailleurs, le mot errance, synonyme de désorganisation et manque de discipline, associé à jeune, confère aux acteurs de notre étude une identité d'aliéné et laisse sous-entendre qu'ils n'ont que peu conscience de leur condition sociale. Ainsi, tous les motifs avancés par les sujets pour expliquer leur choix de vie ne sont entendus qu'en tant que rationalisations précaires s'appuyant sur des emprunts à la sous-culture techno ; culture dont ils ne possèderaient d'ailleurs pas les codes [Trend, *op. cit.*]. Puisqu'on juge leur propre définition illusoire, on peut donc aisément les déposséder de leur dénomination propre et leur en attribuer une, estimée plus éclairante : celle de "jeunes en errance".

L'appellation jeune SDF, quant à elle, regroupe dans une même catégorie des individus qui, outre le manque d'habitat, n'ont rien d'autre en commun (réfugiés clandestins, travailleurs pauvres, ...). En France, qui dit SDF dit exclusion, déliaison. Ici la condition des acteurs est analysée comme le résultat d'une rupture passive et nette avec notre société qui aboutit à son exclusion [Le Rest, 2006]. Or, tout individu tisse des relations avec la société, qu'elles soient conformes ou non. Il n'y a donc pas d'inclus, pas d'exclus, mais des acteurs qui, pauvres ou non, négocient une place plus ou moins marginale, une place attribuée en partie socialement [Damon, 2008].

Les études sur ces jeunes ne se sont justement pas questionnées sur l'attribution des noms et des définitions qu'elles avaient réalisé, ni sur la façon dont les individus composer avec. Ainsi penser la question des jeunes en errance uniquement sous l'angle de l'exclusion c'est considérer que le « les stratégies des faibles [...] comme de faibles stratégies », c'est nier une fois encore leurs capacités d'acteur, c'est aussi participer à une forme de reproduction de la domination sociale [Hurtubise et Vatz Laaroussi 2001, p 96].

Sens commun : du pauvre pauvre au mauvais pauvre

"Des grands voyageurs dont la SNCF se passerait bien. Pas vraiment le genre qu'on inviterait au wagon restaurant plutôt le style à faire changer de compartiment. Une bande de potes avec des chiens, une dégaine discutable, un langage fleuri, ils ont moins de 30 ans, travaillent rarement, boivent beaucoup et ont choisi de vivre dans la rue. Un choix extrême, vivre dehors, pour disent-ils être libres, sans contraintes. Certains les appellent les punks à chien, toute l'année ils sillonnent la France sans un sou dans les poches."³

Lors d'un entretien, avec Benoît, un squatteur de 28 ans, j'utilise l'expression "jeunes en errance". Je m'aperçois de son insignifiance pour les jeunes eux-mêmes. Je prolonge mon investigation en étudiant la presse généraliste, les reportages et les blogs, les sites internet. Une recherche par mots clés auprès de l'AFP donne quelques indications. L'emploi de "jeunes SDF" dépasse largement toutes les autres [204 documents], puis viennent "jeunes en errance" [31] et enfin "zonards" [13]. L'usage de "SDF" sert à souligner l'aspect subi d'une pauvreté imputée à notre société et à attirer la compassion ; celui de « jeunes en errance » permet de distinguer cette population des clochards et des beatniks en relevant l'aspect pathologique de leur mode de vie ; et le terme "zonard" se cantonne à décrire des individus délinquants. Le "zonard", dans l'usage journalistique, est pleinement responsable de sa vie de rue. C'est un mauvais pauvre. Les expressions "punk à chien", "PAC", trouvées sur le net et dans un livre traitant des « looks » juvéniles, désigne un jeune « zonard, squatteur et anarchiste, un nomade révolté [...] soumis à la mendicité, [...] entouré de son fidèle compagnon et de ses semblables, [...] [qui] a adopté le style guérilla urbaine : treillis, marcel, rangers. » [De Margerie, 2001]. L'oscillation entre contre-culture et épiphénomène sociétal caractérise donc ses représentations médiatiques. Inversement, des sites

³ Présentation dans Complément d'enquête.

soulignent l'aspect désocialisé. « Le punk-à-chien est plus proche du clochard que du punk ... »⁴. On rit de son pseudo engagement idéologique en lui apposant l'image d'un jeune désœuvré ignare. L'adjonction du mot chien dans "PAC" ne tient pas qu'au fait qu'ils en soient possesseurs, mais permet d'entacher l'identité sociale de ces jeunes en signalant la limite de leur appartenance au monde de la culture [Couroucli, 2005].

Dans de nombreux contextes socioculturels la sémantique du mot chien évoque la souillure et est ici employée pour évoquer la dégénérescence de ces acteurs. L'Autre, le "PAC" est donc l' "Outsider ", qui envahit l'espace public, voire l'espace privé quand il squatte [Becker, 1985 ; Bouillon et Dietrich-Ragon, 2012]. Ainsi, l'emploi de « chien » permet de créer une distinction entre Eux : les impurs, les désocialisés, et Nous : les purs, les socialisés ainsi que d'élaborer une frontière [Couroucli, idem]. Les commerçants préfèrent employer le sigle "SDF" qu'ils adjoignent à « jeune » ou "jeunes de la rue", "à la rue", "dans la rue". Le manque de logement stipulé dans "SDF" et l'attribution de "rue" indiquent une dichotomie entre ceux qui possèdent ou non un toit, ceux qui sont ou non "dans", "de", "à la rue". "De la rue" suppose d'être originaire géographiquement de la rue, comme si cette rue octroyait une nationalité au rabais. "Être à la rue" signifie dans le langage populaire être déconnecté de la réalité. « Ils font mal au cœur. On est quand même une société riche, civilisée [...]. Il leur faut des structures ! », dit une pharmacienne. Si la position des commerçants, implantés dans la "Zone"⁵, envers ces jeunes, fluctue entre rejet et compassion, certains attribuent la responsabilité de leur errance à notre société. Ils sont ainsi considérés comme les victimes des évolutions socioéconomiques. Leur jeunesse, par ailleurs, questionne les commerçants sur l'aspect volontariste de cette "exclusion" et le rôle de leur famille dans leur marginalisation. « Les gens se demandent même si c'est pas un choix de vie », déclare une commerçante.

Dans cette "Zone", un des lieux d'observation de l'enquête, les rassemblements de ces jeunes induisent chez les passants des sensations d'oppression quotidienne et de prise de pouvoir qui interfèrent avec les activités commerçantes [Debarbieux, 2006]. Ces sentiments se surajoutent à l'ambiance instable déjà existante dans ce quartier pourtant central de la ville de Violet⁶. « Ils étaient jamais méchants, jamais agressifs, mais au bout d'un moment, ça fait un verrou », remarque un commerçant. Le jeune SDF est ainsi considéré selon deux points de vue : soit misérabiliste, soit accusateur. Le premier le déculpabilise, le second le rend fautif de sa condition. Ces images découlent évidemment des interactions quotidiennes plus ou moins agréables entre les acteurs mais aussi des intérêts divergents des deux groupes. Ainsi, suivant les rapports tissés et le niveau d'interférence causé par les "zonards", les commerçants élisent l'une ou l'autre des deux représentations.

Travailleurs socio-sanitaires : le flou des définitions...

Chez les travailleurs sociaux le problème de la dénomination s'additionne à celui de ne pas vouloir, par conviction éthique, catégoriser une population. « Nous, on accompagne un jeune. C'est pas un délinquant, un jeune à casquette ou, tu vois, un punk à chien », affirme un éducateur. L'emploi de "SDF", est rarement associé à ces individus et identifie plutôt une personne relativement âgée. Leur apparence, quant à elle, constitue un critère de différenciation des autres jeunes et d'identification. « Ceux qui sont habillés normés, on va pas les considérer comme jeunes en errance », m'explique un éducateur. Le vocabulaire le plus utilisé est donc "jeunes en errance" ou "toxicomanes". La place importante de la toxicomanie tient autant à leur réelle consommation de stupéfiants, qu'aux prises en charge en addictologie dont ils bénéficient. Les associations en addictologie de la ville d'enquête, seules mandatées dans l'accompagnement des jeunes en errance, déterminent donc une partie de leur étiquette sociale. Les enquêtés du travail socio-sanitaire naviguent entre des représentations déterministes de la vie dans la rue, ou de type passage initiatique, et d'autres inspirées des théories de l'errance évoquées plus haut. « Parce que dans l'errance y a ceux qui vont vivre un moment l'errance dans leur vie comme un truc initiatique, [...], et ceux qui passent par là parce qu'ils ont pas trop le choix », constate un éducateur.

Par son éducation inadaptée, ses carences socio-économico-culturelles, la famille transmet des comportements antisociaux, facilite le passage à cette vie marginale. Cette vision n'est pas sans rappeler les

⁴ Cf. : http://desencyclopedie.wikia.com/wiki/Punk_à_chien consulté en Mai 2012
<http://www.redisdead.org/blog/?post/2005/09/01/90-le-punk-a-chien-quelle-etrange-creature> consulté en Mai 2012

<http://el-provocador.over-blog.com/article-punk-a-chien-61915284.html> consulté en Mai 2012
<http://souklaye.wordpress.com/2009/01/23/les-punks-a-chiens-laboratoire-de-toulouse/> consulté en Mai 2012

⁵ Aires de sociabilité zonarde.

⁶ Violet : nom anonymé d'une grosse ville du Sud de la France.

théories des handicaps sociaux développées dans les années 1960-1970 [Karsz, 2000]. « La majorité de ceux qui commencent l'errance viennent de couches sociales défavorisées, qui cumulent beaucoup de handicaps. [...] C'est des histoires familiales de plusieurs générations », remarque un éducateur. Si l'on suit De Gaulejac [1994, ces jeunes subiraient une désinsertion caractérisée par une logique de ruptures s'enchaînant jusqu'à la perte d'identité. « C'est s'accrocher à une identité plutôt que d'être rien » dit une éducatrice. Inhérents au concept d'errance, le nomadisme et les revendications culturelles de ces jeunes en errance sont perçus comme des symptômes de pathologies. À l'opposé, les "travellers" embrasseraient une vie de bohème construite culturellement. « Donc l'errance qualifie bien le fait d'être perdu, psychologiquement en difficulté », conclut un éducateur. « Pour moi traveller c'est le camion [...], c'est un certain niveau social dans cette errance », déclare un cadre éducatif. Néanmoins, du fait des bonnes relations qu'ils entretiennent avec les professionnels socio-sanitaires qui les accompagnent, ils jouissent aussi d'une image positive, celle de rebelle sympathique. En fonction des regards ils sont donc soit appréhendés comme des cyniques⁷ agréables, soit comme des enfants livrés à eux-mêmes, ou encore comme des fainéants importuns.

Quand la collaboration chercheur / enquêtés produit une définition plus ajustée

Quand le terrain s'impose

Dans le cadre d'une étude⁸ sur les trajectoires biographiques des membres d'un groupe de jeunes, âgés de dix sept ans à trente ans, une réflexion sur leur dénomination s'impose. Leur rencontre se produit au cours d'un travail exploratoire de recherche qui veut pour thème les conduites à risque des personnes toxicomanes. Ex-éducatrice de métier, bénéficiant d'un droit d'entrée dans un CAARUD⁹, j'entends au cours d'entretiens de recherche des « usagers¹⁰ » que les éducateurs m'ont présentée. Nia mon futur informateur est l'un d'entre eux.

Âgé de 28 ans à l'époque, fils d'un agent de police élevé principalement par des grands-parents agriculteurs, Nia a suivi jusqu'au baccalauréat un parcours scolaire sans encombre, puis a travaillé comme ouvrier. Lassé de cette vie qu'il juge sans saveur, il fréquente depuis quelques temps des "zonards" puis s'engage dans la "Zone" et quitte sa Savoie natale. Il suit alors les "technivals", les "free parties" et voyage à travers l'Europe. Il s'installe à Violet. Il y rencontre alors des membres du groupe investigué et s'établit avec eux dans le squat.

L'analyse des entretiens, réalisés courant 2007-2009 dans ce CAARUD et dans la rue, révèle alors qu'outre les conduites à risque, ces individus semblent opter pour une vision du monde, un mode de vie et des pratiques similaires. Ils rejettent le travail et la consommation, plébiscitent la drogue, le nomadisme, le voyage et la « débrouille », revendiquent l'anarchie, la vie communautaire et considèrent la violence comme ordinaire. Je constate que ces jeunes se distinguent des autres personnes toxicomanes que j'ai fréquentées durant mon parcours professionnel. Ils sont habillés selon les codes des cultures punk et techno, participent intensément aux festivals musicaux, aux "free parties" et écoutent de la musique techno et punk. Cette affiliation à ces contre-cultures indique ainsi une réelle différence avec les usagers toxicomanes qui ne s'identifient pas à un quelconque courant culturel. L'équipe éducative corrobore mes impressions. L'année suivante je téléphone à Nia. Il s'était proposé pour m'aider dans mes travaux et me présente Benoît et Roxane, un couple qui vit dans le même squat que lui. Un an après, Nia m'invite au squat et c'est là que profitant de l'occasion qui m'est donnée, je lui soumets mon désir de réaliser une étude par observations. Ses cosquatteurs m'autorisent à passer quatre jours par semaine dans le squat durant deux périodes de six mois (novembre 2008 / avril 2009 ; mai 2010 / octobre 2010). C'est une véritable vie en communauté que je découvre. Chacun y remplit une fonction : Nia prépare le repas unique de la journée, Yogui, le leader, fait respecter les règles du vivre ensemble et protège son groupe. Il effectue le ménage et distribue les tâches aux autres cosquatteurs. Une organisation de type familiale basée sur l'expertise « de la rue » règle les rôles de chacun. Yogui joue le rôle de père, Nia de mère, les autres sont les enfants. Les journées se déroulent selon une certaine routine. Les squatteurs se lèvent vers midi, une heure, boivent un café ou une bière en allumant un joint. Les impératifs administratifs, médicaux, de deals, parfois de règlements de compte, d'approvisionnement en nourriture, en alcool organisent le temps. Les jeunes pourvoient

⁷ Dans le sens philosophique

⁸ Études réalisées dans le cadre de Mémoires de master (2007-2009) et d'une thèse (2009-2012) en sciences de l'éducation.

⁹ CAARUD : Centre d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques pour usagers de drogues

¹⁰ Usagers : terme du travail social désignant les bénéficiaires des aides offertes par l'institution.

à leurs besoins grâce aux aides sociales, à la mendicité, aux trafics, à la récupération de biens et de nourriture. Ils se retrouvent alors souvent dans le centre-ville, dans la "Zone" qui est un lieu de rencontre et de sociabilité de cette jeunesse mais aussi un quartier commerçant en difficulté. Vers vingt heures tout le monde se rejoint au squat, prend un apéritif, consomme modérément des drogues et dîne vers minuit. La plupart des enquêtés sont dépendant à l'héroïne, à l'alcool ou à des traitements de substitution. Néanmoins, leurs consommations ne sont pas vraiment constantes ; des arrêts, des reprises, des baisses et des intensifications ponctuent leur pratique.

L'enquête dans "La Family"

En début d'observation, je suis Nia partout où il se rend, puis d'autres "zonards". L'observation devient donc itinérante et se déroule dans le squat, dans des appartements, dans la rue, dans des associations, dans des magasins. C'est ainsi que je rencontre les travailleurs sociaux et les commerçants enquêtés qui connaissent certains membres du groupe de jeunes. Le travail de terrain débordé du cadre temporel imparti, puisque optant collégialement pour un travail de coconstruction, c'est en définitive une relation de quatre années qui se poursuit encore à l'heure actuelle (2008-2012). Ainsi, bien que les périodes d'observation soient achevées, je reviens tous les quinze jours ou je leur téléphone, boit avec eux un café en centre-ville. L'ethnographie dans ce contexte de déviance particulière impose de s'intégrer, de s'impliquer. Il a donc fallu que je négocie une place qui ne soit ni celle de porte-parole, ni celle de scientifique totalement extérieur, que je montre patte blanche en m'investissant dans la vie du squat. Je devins donc l'écrivain d'un épisode du squat, du groupe plus vaste que celui constitué par les squatteurs : "La Family", comme ils se nomment. "La Family" est composée des squatteurs et de leurs amis.

Au départ, le groupe des squatteurs est formé de onze personnes, dont trois femmes âgées de dix-sept ans à vingt-cinq ans et de huit hommes ayant entre vingt-trois ans et trente ans. Des jeunes, de dix-huit à vingt-deux ans, autant de filles que de garçons, gravitent autour d'eux et rendent régulièrement visite à leurs amis du squat. Certains comme Poisson vivent chez leurs parents, d'autres comme Mina et Antifaf en appartement. En couple ou célibataire, âgés de dix-sept à vingt-trois ans, les seules caractéristiques communes sont le travail précaire, la pratique d'une délinquance modérée, la fréquentation des "free parties". Manu atypique dans ce petit panel, condamné deux fois pour trafic international, est âgé de trente-cinq. D'autres jeunes, dont les trois quarts sont des filles de dix-sept à vingt-deux ans, oscillent entre vie en appartement et en squat. S'ajoutent à ce groupe, des jeunes de vingt-quatre à vingt-huit ans qui vivent en camion, majoritairement des hommes qui passent quelque temps au squat et des squatteurs d'autres squats avec qui ils sont amis. Le groupe de squatteurs évolue, passant de onze personnes à trois, puis à sept. Les fluctuations importantes sont inhérentes à la vie collective. Elles sont liées d'une part à des querelles, d'autre part, aux allées et venues mais aussi à l'acquisition de camions d'appartements pour certains. M. Z partira ainsi 3 mois en Hongrie puis reviendra. Shanana s'installera avec CC dans un camion. Ils partiront en Savoie travailler. Je rencontre donc au total quarante deux personnes. Les squatteurs sont issus de familles connaissant des périodes de chômage, de parents ouvriers, employés, dont de nombreuses mères sont femmes au foyer.

Certains parents sont inscrits dans la délinquance. Les familles résident souvent en milieu rural ou dans de petites agglomérations. Les jeunes qui vivent en appartement viennent de milieux plus favorisés. Les parents de Mag sont médecins, ceux d'Antifaf possèdent une petite société, ceux de Marlène sont éducateurs. Leurs familles habitent aussi bien en ville qu'à la campagne. Les "camionneurs" sont d'origine plus rurale avec des parents qui malgré un niveau d'instruction plus élevé que ceux des squatteurs (supérieur au brevet des collèges) n'ont pas tous réussi professionnellement du fait d'accidents de vie (maladie, alcoolisme). Néanmoins, tous sont actifs. Le père d'Ève est agent de police, celui de Shanana maintenant retraité était restaurateur. Les acteurs qui ne vivent pas vraiment en squat, ni en appartement, proviennent de familles populaires, qui par le travail, la formation continue sont parvenues à un niveau de cadre moyen, ou sont artistes.

Les histoires de tous les membres de "La Family" diffèrent, bien évidemment, mais des accidents biographiques majeurs hantent leurs parcours (viols, séparation avec les parents, conflits familiaux, dépressions). Bien que l'échec scolaire, la maltraitance familiale, les expériences professionnelles négatives soient très présentes dans les propos expliquant les trajectoires "zonardes", les interprétations qu'en donnent les acteurs divergent. Ils expliquent que leurs parcours sont, soit le résultat de réactions à une stigmatisation sociale précocement ressentie, soit une conséquence d'événements traumatisants, handicapants, soit le résultat d'un manque de travail ou d'intérêt pour la scolarité, le monde de l'emploi.

« Errant ? De qui parles-tu ? »

Les entretiens m'obligent à m'interroger sur la pertinence de la dénomination « jeune en errance » puisqu'aucun d'eux ne l'utilise. J'interroge Nia, sur les appellations qu'ils se donnent eux-mêmes. « Nous c'est Zonards ou traceurs ». Je lui fais part de l'utilisation « d'errant ». Interrogatif, il me lance « Hein ? Quoi ? Hérons ? ». Le langage vernaculaire, les notions communes des acteurs, ne doivent plus s'entendre comme une pollution épistémologique. L'illusion du savoir immédiat contre laquelle Pierre Bourdieu (1983) mettait en garde, ne se situe pas ici dans le sens que les squatteurs attribuent à leur être au monde mais dans le paradigme de l'errance trop ancré dans le travail social. Les prénotions de ce modèle théorique pathologisent leurs conduites, les présentent comme passives et déterminées par l'enfance des jeunes errants. Elle colorent alors de façon compassionnelle l'appréhension de cette population et « tiennent leur évidence et leur "autorité", ainsi que l'observe Durkheim, des fonctions sociales qu'ils remplissent », à savoir justifier le rôle des intervenants sociaux [Bourdieu et al, ibid, p 28]. On constate une divergence dans les dénominations que les "zonards" eux-mêmes s'attribuent, et celles que leur appliquent les autres groupes sociaux, qui conduisent à des traitements discriminants de la part des normaux et à des mécanismes de clôture du groupe "zonard".

Si l'ethnologie s'attache à décrire la « réalité » des enquêtés et la façon dont ils la vivent, l'ethnologue se doit de repérer la manière dont les acteurs se qualifient. Les enquêtés me livrent alors leurs appellations : "Zonard", "teufeur", "traceur", "galérien", "SDF", "clochard", "punk", "routard", "squatteur". Néanmoins, si l'utilisation des termes indigènes permet une description plus appropriée, ils ne sont pas toujours suffisants pour identifier certains processus. En ce sens, une collaboration entre chercheur et enquêtés permet de remédier aux travers d'une réalité qui serait donnée per se et au risque toujours présent de l'ethnocentrisme du chercheur. Leurs participations durant l'analyse est indispensable mais doit se faire sur la base d'un échange : chacun sa voix, chacun son autorité [Clifford, 2003]. Nia et Yogui lisent ainsi tous mes écrits, et nous passons souvent des heures à débattre de mes interprétations.

Cocréation et utilisation de catégories indigènes

"Zonard", comment retourner une étiquette

La première phase de ce travail de collaboration consiste à trier, écarter certaines appellations indigènes. "Teufeur", dérivé de fête en verlan, désigne un participant aux "free parties". Ce terme se centre sur une pratique qui est partagée par d'autres populations [Pourtau, 2009]. Trash : « Moi déjà j'aime pas le mot teufeur. Teufeur c'est quoi ? C'est un mec qui fait la teuf. » De même le qualificatif « Punk » ne correspond qu'à une fraction de la population adepte de cette culture. Leur culture s'est institutionnalisée, celle des "free parties" est en cours, à l'opposé du mode de vie des participants perçu comme déviant [Rahaoui, 2005]. Il paraît ainsi peu pertinent de nommer avec le terme se rapportant à une culture juvénile reconnue des individus considérés par l'extérieur et par eux-mêmes comme en marge.

Les termes de "galérien", "SDF", "clochard", sont quant à eux connotés, selon les enquêtés, de manière misérabiliste et ne décrivent pas leur organisation quotidienne. Pour les jeunes, "SDF" identifie des sujets plus âgés, en perte de leurs facultés. Mina : « Eux ils en ont raz le bol de tout. Ils se laissent mourir de toute façon ». Shanana, quant à elle, utilisera le sigle, mais en renversant le sens, le stigmatise : « SDF pour nous, c'est sans difficulté financière ». Seul Chben emploie le mot "galérien", mais il est rapidement contré par Momo : « Galérien... pfff ! C'est tu galères, donc c'est péjoratif. ». L'aspect assujéti du "galérien" déplaît aux squatteurs qui vivent leur précarité matérielle comme un choix argumenté par des idées sous-consommatrices. Squatteur ne s'utilise qu'associé au mot "forêt".

*En vous ma famille je l'ai trouvé, je ne cours pas après la tune, mais après le clair de lune,
[...], nous serons heureux de guider les squatteurs de forêt dans ces lieux magiques avec nos raves
de sept lieux. [Chanson de Yogui].*

Néanmoins, portant à confusion, on pourrait s'imaginer que les "squatteurs de forêt" vivent toute l'année dans les bois. Les "zonards" rejettent de nouveau une terminologie qui de surcroît est utilisé pour d'autres groupes qui squattent [Bouillon et Dietrich-Ragon, 2012]. Sont donc conservés : "routard", "traceur" qui symbolisent le mouvement caractéristique de leur façon de vivre, "zonard" et "traveller" qui sont des positions différentes dans l'univers de la "Zone".

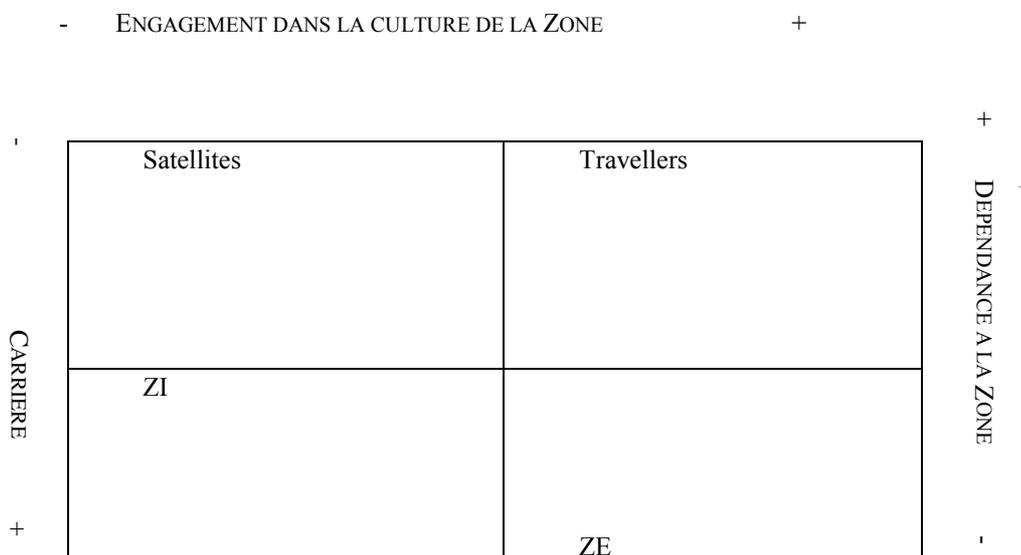
Est dénommée "Zone", le réseau social et l'espace géographique de mendicité et de rencontre que les "zonards" occupent. Le mot "Zone" désigne aussi la "free party" : une « Zone d'autonomie temporaire¹¹ » [Pourtau, 2009]. "Zoner" signifie par ailleurs traîner. Cette attitude, nonchalante, oisive caractérise bien leur être au monde. C'est sous un jour provocateur, se riant des préjugés que le nom de "zonard" est employé par les enquêtés. Pied de nez à leur pseudo dangerosité et fainéantise, le stigmatisme est renversé. Conscients des représentations qu'ils génèrent : « Je reste SDF et continuerai à faire chier les gens en temps que zonard » (Yogui), ils accentuent le caractère menaçant qui leur est attribué, pour affirmer leur positionnement de révolté. Étiquetés par des noms dépréciatifs leur conférant des traits pathologiques, l'auto-attribution de l'appellation "zonard" et du statut qui s'y rattache accorde aux personnes de la "Zone" des critères valorisants [Becker, op cit].

Émancipé des normes aliénantes de notre société, le "zonard" est courageux, capable de survivre dans n'importe quelle situation. Le "traceur" se met hors jeu volontairement, ne subit plus la relégation sociale, se désaffilie des classements existants pour en créer d'autres, et se lie à une appartenance qu'il ne définit, mais qu'en partie, puisqu'elle provient également d'un étiquetage social. Il tire avantage de sa disqualification sociale et ne se considère pas comme un assisté mais comme un utilisateur de ressources disponibles [Paugam, op cit]. Toutes les aides financières, alimentaires sont connues, demandées. Toutefois, sans elles, La Family se débrouille. Le "système D"¹², l'entraide, le travail saisonnier permettent de subvenir à ses besoins. Ces individus sont ainsi paradoxalement indépendants d'un système social qui les traite en dépendants. Dans cette configuration, les interactions avec les services sociaux et les normaux sont majoritairement utilitaristes.

Hiérarchie, exclus de la "Zone"

Les "zonards" distinguent à l'intérieur même de leur univers divers degrés d'engagement vis à vis des normes et des valeurs de la "Zone" [Schéma 1].

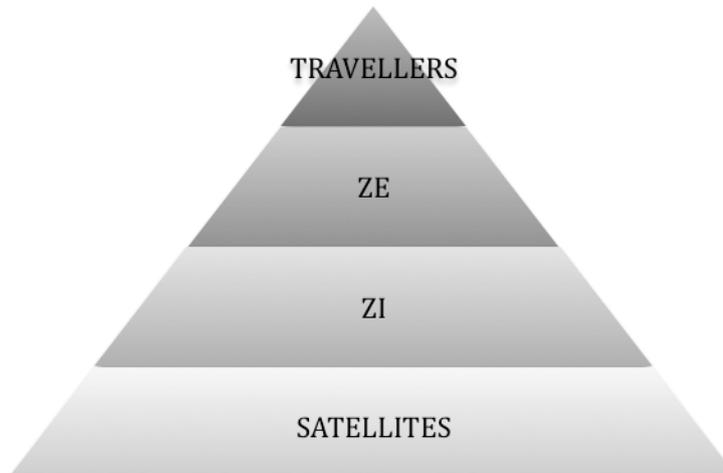
Schéma 1 : CATÉGORIES DE LA ZONE



¹¹ Zone d'Autonomie Temporaire, ZAT, concept inventé par Hakim Bey, définit comme une action de rébellion temporaire et non direct contre l'État.

¹² Système D : ensemble de techniques déviantes pourvoyant aux besoins zonards (vols, deal, échange, quête)

Schéma 2 : HIERARCHIE ZONARDE



TRANSGRESSION DES NORMES
ZONARDES

CADRE DE REFERENCE DIFFERENT

Putes à prod'	Pounaches	Baltringues	Camés
Femmes qui usent de leurs charmes pour obtenir des drogues.	Femmes de petite vertu.	Individu couard, malhonnête.	Toxicomane à l'héroïne.

Racailles	Bourgeois
Jeunes délinquants des "cités".	Individu conforme à la norme de la société.

La distinction entre "traveller", "zonard expert" : (ZE), "zonard intermittent" : (ZI) et "satellite" régleme les relations au sein de la "zone" et avec la société. Cependant, les "zonards" du squat nomment uniquement les transgresseurs, les individus qui n'appartiennent par à la "Zone" : les "bourgeois", les "racailles".

Au départ, le ZE n'est que "zonard" puis devient "zonard inconditionnel", le sigle ZI "zonard intérimaire". La terminologie se référant trop au monde du travail qu'ils rejettent, je pense préférable de retenir le qualificatif de « zonard intermittent » qui reprend la métaphore théâtrale de Goffman et souligne l'aspect multiple des rôles mobilisés par les individus. Le "zonard intermittent" appartient à deux univers, entre lesquels il est tiraillé : celui des normaux et celui de la "Zone". "Intermittent" souligne une certaine dépendance à la "Zone" dont l'acteur se dégage en fonction des situations [conflits, fatigues, maladies, problèmes judiciaires] pour se tourner vers la société conventionnelle. Son engagement dans l'univers de la rue est donc discontinu, son identité oscille [Goffman, ibid.]. Pour ceux qui poursuivront leur carrière, le stade ZI constitue une étape intermédiaire de la carrière dont la séquence première correspond à celle des "satellites", et la dernière à celle des "zonards experts" (ZE) ou "travellers". Les ZE sont des fidèles de la vie zonarde et des chevronnés, qui perpétuent les normes, les valeurs et les pratiques de la "Zone". Ils initient les novices, servent de modèle.

Le nom de "travellers" bien que peu utilisé par les "zonards" est pourtant issu de leur vocabulaire. Il permet d'identifier ceux qui vivent en camion et qui voyagent. Mina : «Tu prends la définition de traveller c'est une personne qui voyage beaucoup. » Nia : « Tu vois, les mecs qui sont en cametard. ». Ils sillonnent le monde, au gré des emplois saisonniers, des festivals. Historiquement l'appellation "travellers" était dédiée aux "sound-systems techno" itinérants auxquels les "zonards" se sont identifiés, voire pour certains, qu'ils ont intégrés, créés. Les "travellers" sont moins dépendants du fonctionnement de la "Zone" du fait de leur mobilité mais partagent les mêmes valeurs. Pour accéder à ce statut, les individus gravissent les échelons de la carrière zonarde. Les

"travellers" servent de groupe de référence, incarnent l'aboutissement idéal.

Les "satellites" correspondent aux individus qui gravitent autour des "zonards" et qui n'adhèrent pas aux pratiques sous consommatrices, nomades, ni aux idées politiques des "zonards". Ils comprennent des travailleurs précaires, des dealers, des étudiants qui n'habitent pas en squat. Ils sont moins engagés, moins dépendants et restent attachés à l'habitat légal, à l'emploi, aux biens de consommation. D'emplois intérimaires en périodes de chômage, ils tentent d'obtenir une situation stable, recourent aux aides sociales et à la délinquance pour parvenir à un standard de vie conventionnel. Mina : « Voilà on aime aller en teuf, être en free. [...]. Moi, j'ai pas d'anarchie. J'aime aller dans les magasins. On est obligé de travailler pour payer les factures et c'est comme ça. ». Malgré tout, ils adhèrent à des pratiques et à des activités zonardes [consommation de drogues, deal, "free party"], arborent un style vestimentaire proche de celui des ZE. Le mot "satellite" stipule bien la dimension de distance vis-à-vis de la culture zonarde. "La Family", le trouve adéquat car il se réfère aussi à l'esthétique ésotérique, futuriste de leur culture. La catégorisation "satellite" est reconnue par les ZE qui perçoivent ces membres, ni comme réellement intégrés, ni comme extérieurs à la "Zone".

Les "zonards" distinguent en effet fortement les non-membres des leurs, et les analysent de manière ethnocentrée. Ils estiment que ceux qui se situent en dehors de leur groupe, les "bourgeois", baignent dans une aisance matérielle, contribuent à la pérennisation d'un système déshumanisant et ne comprennent pas les enjeux actuels de notre fonctionnement social. Néanmoins, les tensions se cristallisent surtout avec les "racailles", appelé aussi "cailles" : les jeunes de banlieue dont le cadre de référence trop éloigné conduit à des discriminations mutuelles, à des affrontements physiques. Les uns veulent vivre avec un minimum de biens, les autres, adhèrent aux signes de réussite sociale de notre société [Dubet, op cit]. Shanana : « C'est des..., ils t'insultent, ils te crachent dessus, ils te respectent pas, donc toi tu fais la même chose. [...]. Ils sont teubés¹³, ils comprennent même pas que ça puisse être un choix de vie ».

Pour les "traceurs", la délinquance n'est qu'un moyen de subsistance alors que pour les "cailles", elle constitue un moyen d'obtenir des biens de consommation démontrant leur réussite sociale. Par ailleurs, il existe quatre statuts de relégation propres à la "Zone" : "baltringue", "camé", "pounache", "pute à prod". Le "baltringue" est un individu qui transgresse les usages en matière de stupéfiants, de vivre ensemble et le code de l'honneur. Ainsi le fait de "carotter"¹⁴, de vendre des drogues de mauvaise qualité, de faire courir de fausses rumeurs est considéré comme une atteinte grave aux lois zonardes. Le "baltringue" est aussi incapable de défendre son honneur. C'est une balance qui, sous la pression policière, dénoncera ses semblables. Le "camé" est un "zonard" dépendant aux opiacés, peu fiable moralement. Ses comportements soumis à l'héroïne, le rendent méprisable. Deux appellations négatives sont attachées spécifiquement aux femmes. La "pounache" désigne une femme de petite vertu. La labellisation dépréciative se base sur des critères esthétiques et sur une attitude aguicheuse. Ces filles sont alors repoussées par les autres femmes qui y voient un danger pour leur couple et un manquement à la position qu'elles se doivent d'occuper [soumises, fidèles à leur compagnon], et par les hommes qui les utilisent uniquement pour réaliser des fantasmes sexuels. La "pute à prod" ou "à came" est une femme qui use de ses charmes mais dans le but d'obtenir des stupéfiants. Les interactions sont alors les mêmes qu'avec les "pounaches" : de stigmatisation, d'outrages qui leurs font perdre la face [Goffman, 1974, ; ibid.].

"Zonard" : un étiquetage réaménagé

"La Family" est une véritable famille de recomposition où chacun joue un rôle. Le partage quotidien de l'intimité facilite l'inculcation d'interprétations communes du monde et d'une même définition de ce que les membres sont. Cependant celles-ci ne sont pas indépendantes des liens que les "zonards" tissent avec le reste de la société et de l'étiquetage dépréciatif subi. Les interactions avec les non-membres renforcent en effet l'identité groupale et lui donnent un certain contenu. Ce que J. L. Amselle (1990) fait remarquer sur le pouvoir qu'à l'ethnologue de contribuer à la définition d'un peuple par son écriture (« le fait "d'écrire la culture", transcrire l'expérience de l'ethnologue sous la forme d'un récit ajoute quelque chose à la société étudiée ») peut aussi être valable ici mais de manière différente [Amselle, 1990, p. 57]. Pour les "zonards", ce ne sont pas les descriptions ethnographiques, jusqu'ici inexistantes, qui interfèrent dans leur dénomination et leur définition propres, mais les écrits journalistiques, les blogs, les représentations des travailleurs socio-sanitaires, des commerçants, des passants. Cependant, loin d'être des prophéties auto-réalisatrices, les images de fou, de miséreux, de délinquant, de toxicomane, de coupable ou victime de sa situation, attribuées à ces jeunes par ces récits, sont détournées,

¹³ Teubés : bêtes en verlan.

¹⁴ Vocabulaire Zonard qui désigne l'action d'arnaquer.

retournées par les acteurs "zonards". Le stigmatisme est renversé, les catégorisations des non-membres évincées, les appellations les plus courantes écartées, pour ne retenir et réaménager que la plus agressive : "zonard". Le mot "zonard", utilisé médiatiquement pour qualifier un auteur de crimes souvent sordidement spectaculaire, devient une labellisation interne positive chez les "traceurs", l'emblème d'une résistance à un destin social qu'ils ont répudié. L'usage méthodologique du lexique indigène et d'une coconstruction pour les catégories zonardes non nommées tentent justement d'éviter l'écueil d'une nouvelle définition extérieure souvent ethnocentrée.

En effet, « le SAT¹⁵ dans ces fondements historiques [1972] avait commencé par du travail de rue auprès des jeunes punk. [Le directeur] disait que quelque part ce que l'on vivait maintenant avec les jeunes en errance c'était ni plus, ni moins, [...] qu'une résurgence d'un phénomène », dit le responsable du CAARUD. A cette époque pas d'étiquetage "jeunes en errance", pas d'arrêté mendicité, pas de prises en charge socio-sanitaires spécifiques. La désignation sociale dépréciative par le sens commun, les politiques sociales, sanitaires et de sécurité intérieure les a ainsi rendus visibles, méfiants et solidaires face à l'extérieur. Ces définitions extérieures aux "zonards" catalysent leurs revendications, le durcissement de leur appartenance groupale, la déviance de leurs pratiques, et enferment le groupe nommé sur lui-même [Barth, op. cit.]. L'attribution par les normaux¹⁶ d'une identité sociale dépréciative et la réaffirmation par les zonards de leur singularité réduisent les formes interactionnelles à des tensions, des protections, de l'utilitarisme, ne font qu'accentuer la construction de frontières entre "zonards" et non-zonards. Cette identité sociale déviante devenue visible par l'attention portée par les non-membres de la "Zone" génère une attractivité pour certains jeunes en quête de protestation, d'autonomisation, d'un environnement valorisant et affectif.

BIBLIOGRAPHIE :

- AMSELLE, Jean-Loup, 2010, Logiques métisses, Paris, Payot, coll.
- BARTH, Frederick, 1995, « Les groupes ethniques et leurs frontières », in Philippe Poutignat, & STREIFF-FENART, Joseline, Théories de l'ethnicité, Paris, PUF : 154-248.
- BECKER, H. S. (1985). Outsiders. The Free Press of Glencoe (1963), Paris, Métailié.
- BERGER Peter et Thomas LUKMANN, 2008 [1966]. La construction sociale de la réalité, Lassay-les-Châteaux, Armand Colin.
- BOUILLON Florence et Pascale DIETRICH-RAGON, (2012). « Derrière les façades. Ethnographies de squats parisiens », Ethnologie française, XLII, 3: 429-440.
- BOURDIEU, Pierre, Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron, 1983[1967], Le métier de sociologue, La Hayes, Mouton éditeur.
- BOURGOIS Philippe, 2001 [1996], Enquête de respect : le crack à New York, Paris, Seuil.
- CHOBEAUX François, 1996, Les nomades du vide, Paris, La Découverte.
- CLIFFORD James, 2003, « De l'autorité en ethnographie », in Daniel Cefaï (dir.), L'enquête de terrain, Paris, La découverte: 263-294.
- COUROUCLI Maria, 2005, « Du cynégétique à l'abominable à propos du chien comme terme d'injure et d'exclusion en grec moderne », L'Homme, 174: 227- 252.
- COHEN Albert Kircidel, 1955, Delinquent Boys, The Culture of the Gang, New York, Free Press.
- DAMON Julien, 2008, La question SDF, Lien social, Paris, PUF.
- DEBARBIEUX Éric, 2002, L'oppression quotidienne, Recherche sur la délinquance des mineurs, Paris, La documentation française.
- DE GAULEJAC Vincent et Isabelle Taboada-Léonetti, 1994, La lutte des places, Paris, Desclée de Brouwer.
- DUBET François, 1987, La galère, Paris, Fayard.
- GALLAND Olivier, 2009, Les jeunes, Paris, La découverte.
- GOFFMAN Erving, 1974 [1967], Les rites d'interaction, Lonrai, Les éditions de minuit.
- GOFFMAN Erving, 1975, Stigmatisme, Lonrai, Les éditions de minuit.
- HURTUBISE Roch et Michel Vatz Laaroussi, 2001, « Réseaux, stratégies et compétences : pour une analyse des dynamiques sociales à l'oeuvre chez les jeunes de la rue », Homme et société, 143-144 : 87-103.
- KARSZ Saul (Dir), 2004 [2001], L'exclusion : définir pour en finir, Paris, Dunod.

¹⁵ SAT (Service d'Aide aux toxicomanes) : Association en addictologie, historiquement importante dans la prise en charge des usagers de drogues de la ville de Violet, possédant le CAARUD où certains entretiens ont été menés.

¹⁶ Normaux au sens de Goffman dans Stigmatisme (1975)

LE REST Pascal, 2006, L'errance des jeunes adultes, Paris, L'harmattan.
MARPSAT Maryse et Jean-Marie Firdion, 2001, « Les ressources des jeunes sans domiciles et en situation précaire », Recherches et prévisions, 65 : 91-112.
OBLET Thierry et Jean-Marie Renouard, 2006, « Inégalités d'accès à la sécurité en ville, la police n'est pas coupable », Cahiers de la sécurité intérieure, 61 : 9-29.
PASSERON Jean-Claude, 2006 [1991], Le Raisonnement sociologique, Paris, Albin Michel.
PATTEGAY Patrice, 2001, « L'actuelle construction, en France, du problème des jeunes en errance », Déviance et société, XXV, 3 : 257-277.
PAUGAM Serge, 1996, L'exclusion : l'état des savoirs, Paris, Éditions la Découverte.
POURTAU Lionel, 2009, Techno, Paris, CNRS éditions.
Rapport BONNEMAISON Gilbert, 1983, Commission des maires sur la sécurité (France), La documentation française, Paris, Février 1.
TREND, 2001, Phénomènes émergents liés aux drogues en Aquitaine, OFDT.
TREND, 2004, Usagers nomades ou en errance urbaine et dispositifs spécialisés de première ligne ou de soin, OFDT.
VEXLIARD Alexandre, 1997 [1956], Introduction à la sociologie du vagabondage, Paris, L'harmattan.
ZENAIDI-HENRY Djamila, 2002, Le SDF et la ville, Bréal, Éd Bréal.

DICIONNAIRES :

<http://dictionnaire.sensagent.com/teufeur/fr-fr> consulté le 04/05/2012

<http://www.dictionnairedelazone.fr/>; <http://fr.wikipedia.org> consulté le 04/05/2012 <http://www.cnrtl.fr>
consulté le 04/05/2012

